

JACQUES
de SAINT VICTOR
CASA BIANCA



ÉQUATEURS LITTÉRAURE

CASA BIANCA

Du même auteur

- Madame du Barry, un nom de scandale*, Perrin, 2002.
- Couple interdit*, Fayard, 2006.
- Le Roman de l'Italie insolite*, Le Rocher, 2007.
- Les Racines de la liberté. Le débat français oublié. 1689-1789*, Perrin, 2007. Prix Wikibéral 2008.
- Mafias. Histoire de l'industrie de la peur*, Le Rocher, 2008.
- Il faut sauver le petit bourgeois*, PUF, 2009 (trad. italienne, *Salvate il piccolo borghese. Una classe sociale troppo bistratta?*, Università Bocconi Editore, 2010).
- Le Roman de la Rome insolite*, Le Rocher, 2010.
- La Première Contre-Révolution (1789-1791)*, Puf, coll. « Les fondements de la politique », 2010.
- Un pouvoir invisible. Les mafias et la société démocratique (XIX^e-XXI^e siècle)*, Gallimard, 2012. Prix de l'essai de l'Académie française 2013 ; Prix des Ambassadeurs 2013. *Patti scelerati. Una storia politica delle mafie in Europa*, UTET, 2013.
- I Nuovi Orizzonti del crimine organizzato, colletti bianchi, affari criminali e mafie* (avec J.-F. Gayraud), Palerme, Edizioni di Storia e Studi Sociali, 2013.
- Repenser les biens communs* (dir.), avec Béatrice Parance, CNRS Éditions, 2014.
- Les Antipolitiques*, Grasset, 2014 (trad. allemande, *Die Antipolitischen*, Hamburger Édition, 2015).
- Blasphème. Brève histoire d'un crime imaginaire*, Gallimard, coll. « L'esprit de la cité », 2016. Prix du livre d'histoire du Sénat.
- Via Appia. Voyage sur la plus ancienne route d'Italie*, Équateurs, 2016.
- Histoire de la République en France, du XIV^e siècle à nos jours* (avec Thomas Branthôme), Economica, coll. « Corpus Histoire du droit », 2018.

Jacques de Saint-Victor

CASA BIANCA

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-639-2.

Dépôt légal : mai 2019.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2019.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

« Il n'y a plus de déserts. Il n'y a plus d'îles. Le besoin pourtant s'en fait sentir. »

Albert Camus, *L'Été*.

Comment en étions-nous venus avec Michela à cette solution saugrenue de retaper une maison dans l'extrême sud de l'Italie? Je me le demande encore ce matin en fermant le porche du prieuré avant de prendre l'avion pour Paris. Sur la place du village, le glacier n'a toujours pas ouvert son magasin. Tout est paisible, immuable. C'est bien le souci...

PREMIÈRE PARTIE

Et, soudain, une autre Italie

Fin de la discussion

Le passé ne se répète jamais, paraît-il. Je n'en suis plus si certain. Nous roulions sur cette pointe, la plus orientale d'Italie, à l'extrémité des Pouilles, et, allez savoir pourquoi, cette banalité me trottait dans la tête. C'était peu après *ferragosto*, le 15 août italien. On crevait de chaud. Michela avait ouvert la fenêtre à la sortie de la petite ville de Maglie.

Un souffle de braise nous cingla le visage. Un vent surgi du septième cercle de l'enfer. Je soupirai.

— Tu y tiens vraiment ? On ne respire déjà plus...

Il y eut un instant de silence.

— J'ai besoin de fumer.

Fin de la discussion.

Depuis le mois de juillet, nous passions comme chaque année l'été dans un village de la côte ionienne, non loin de Tarente, l'ancien port des Spartiates. Tout pour plaire en apparence. Accès direct à la plage. Agréable, pratique, ennuyeux. Mer, piscine, piscine, mer. Sable brûlant et parasol. Michela commençait à se

languir ; même plage, même mer. Et toujours les mêmes têtes.

Revoir tous les ans les amis de la plage ne me dérangeait pas. Cela permettait de prendre le pouls de nos deux pays. « Alors, qu'est-ce qui a changé chez vous depuis l'année dernière ? » Les sujets étaient variés. France-Italie. Paris-Rome. Deux belles cultures inquiètes sommées de se plier sans préavis au nouveau monde. Ici, la résistance s'organisait différemment, tantôt avec fantaisie, tantôt avec humeur ou rage, contre les *americanate* et la « politique de la canonnière » de Bruxelles. La plage à l'italienne avait quelque chose de dépaysant qui me changeait de la station balnéaire à la française ; les vacances de Monsieur Hulot ne m'avaient jamais fait rêver. Pour Michela, il en allait autrement. Elle était du coin. Alors, à la longue, ce séjour annuel sur la côte ionienne finissait par avoir pour elle le goût de vacances de Monsieur Hulot à l'italienne.

Pour son anniversaire, j'avais voulu lui changer les idées. Tout ce qui est répétitif finit par lasser, même au paradis ; du moins je l'imagine. Je lui proposai quelques jours dans un hôtel de luxe. Mais où aller ? Je n'avais pas le droit à l'erreur. Michela sillonnait déjà l'Italie pour ses conférences et ne supportait plus l'hôtel. « Les vacances, c'est fait pour se reposer *chez soi*. »

Fin de la discussion.

Je pris la décision de bouger tout en restant « chez nous ». Les Pouilles, la Pouille ou l'Apulie sont immenses comme les hésitations autour de ce nom étrange. L'Apulie demeure à mes yeux le substantif le plus aimable pour décrire cette terre de quatre cents kilomètres, la plus longue région d'Italie et même d'Europe. Elle recèle bien

des secrets : le Salente, ses menhirs et ses murs à sec remontant à la civilisation messapienne, la côte adriatique, avec ses monastères et ses ports byzantins, les îles Tremiti, la vallée d'Itria et ses petites huttes en pierre, les *trulli*, le désert des Murges et ses églises troglodytes, etc. Tout ici ramène aux origines. Celles de notre civilisation.

Trois semaines avant la date fatidique, je n'arrivais toujours pas à trancher. Je tapotais tous les matins sur mon clavier à la recherche d'un endroit original : impossible de me faire une idée. Il y avait hélas l'embarras du choix. Michela ne m'aidait pas. Elle se désintéresse de tout ce que le monde moderne range sous le vocable fumeux de « tourisme ». Son seul souci : être en bord de mer. Sur ce point, qu'importe qu'elle soit philosophe, elle restait avant tout italienne, c'est-à-dire une adepte inconditionnelle de la plage et du soleil. J'étais plus « campagne » qu'elle ; toujours à l'affût d'un lieu nouveau ou d'une ruine antique. Mais c'était son anniversaire. La ligne était donc tracée : l'hôtel ne devrait pas être loin des rives de *Mare nostrum*.

Je penchais en faveur d'une *masseria* retapée – on désigne ainsi dans les Pouilles l'équivalent du mas provençal ou de la gentilhommière gasconne. Malheureusement, certains prix s'avéraient extravagants. Les plus abordables paraissaient trop belles pour être vraies. Elles exposaient une mer de rêve, or il suffisait de déplier une carte et se rendre compte que ces logis étaient situés à l'intérieur des terres.

Pour éviter les arnaques, je décidai de consulter les amis du *lido*. Les gens « du cru » ne sont-ils pas toujours de bon conseil ?

La rivoluzione non va in vacanza!

Au *cercle des nageurs*, où se réunissait chaque été une partie de la classe moyenne de Tarente, les voisins de notre parasol s'étaient mobilisés. J'y descendais chaque jour en fin de matinée et chacun me donnait son avis. Marco, un avocat dans l'immobilier, me suggéra un *resort* à Monopoli, « tenu par des amis ». Un « *resort* de très grand luxe », genre palace californien. « Mais non ; amène-la plutôt à Otrante, chez un de mes cousins qui a ouvert un très beau B & B », dit Valentina, la jeune pharmacienne de Barcelone qui revenait tous les étés voir *la Mamma*. Elle prononça *Bi-and-bi*, avec l'accent anglo-salentino. « Oui, excellente idée. C'est le moment parfait pour y aller », renchérit Chiara, ancienne militante communiste, et la plus aisée du groupe. En Italie, les deux choses ne sont pas saugrenues. « En ce 15 août, ils fêtent les Martyrs d'Otrante », s'enthousiasma-t-elle. Chiara est une communiste très pieuse, ce qui n'est pas non plus incompatible dans ce Sud bizarre et œcuménique. Christianisme et révolution peuvent y faire bon ménage. « Le Christ des barricades », comme on disait en

France en 1848. Ainsi Chiara éprouvait-elle une compassion sincère pour « ces pauvres chrétiens massacrés parce qu'ils avaient refusé de renoncer à leur foi ». Leurs ossements reposent maintenant sous la cathédrale. Ce massacre se déroula en 1480, mais personne ne l'avait oublié dans le coin. Le grand dramaturge Carmelo Bene s'en était inspiré pour sa fameuse pièce, *Nostra Signora dei Turchi*.

Ce goût de l'histoire est-il propre aux nations malheureuses ? Les nostalgiques de la « grandeur » napoléonienne sont chez nous les meilleurs spécialistes de cette question. « Il faut aller voir les os de ces martyrs, le pape va bientôt les canoniser », renchérit Ernesto, un ancien magistrat ayant travaillé au pool antimafia à Rome. Ce dernier faisait campagne pour devenir syndic du village à la place d'un général en préretraite nostalgique du Duce et dont le compte Facebook exaltait Mussolini.

Vue de Paris, cette terre était vraiment bizarre.

J'écartai le port d'Otrante car Michela n'aimait pas la côte adriatique : « Le soleil se couche dans le dos. » Elle préférerait la côte ionienne. Ici, c'est une question existentielle. Le Salente est un petit bout de terre entre deux eaux qui se font face à moins de quarante kilomètres de distance. Le talon de la botte s'enfonce comme une étroite cale à bateau entre les mers ionienne et adriatique. C'est d'ailleurs la signification du terme « Salente » dans la vieille langue des Messapiens, le peuple qui occupait la région avant les Grecs et les Romains, puis à nouveau les Grecs et les Normands. « Entre les deux mers. » « Tu es *Adriatique* ou tu es *Ionio* ! » Les deux camps se font la guerre depuis des siècles, comme

Sienna et Florence, Gênes et Venise. Michela était « ionienne ». Otrante, et toutes les autres localités splendides de l'Adriatique, étaient donc exclues d'office. Je le regrettais : les paysages sont plus spectaculaires sur la côte adriatique, en particulier au sud d'Otrante et au nord de Brindisi, avec ces ports antiques bâtis sur la via Appia Traiana, la vieille bretelle créée par l'empereur Trajan. Ces havres connurent durant tout le Moyen Âge une richesse à la vénitienne en commerçant avec Byzance. La chute de Constantinople, conquise en 1453 par les Turcs, marqua le déclin brutal de cette région. Depuis, elle vit hors de l'histoire.

— Si j'étais à ta place, j'irais à Gallipoli. La vieille ville qui surplombe la mer Ionienne est magnifique, suggéra Rosella, une amie médecin exerçant à Tarente.

J'avais déjà visité Gallipoli en plein été. Elle se situait certes sur la mer Ionienne Mais impossible d'y séjourner. On se serait cru à Saint-Tropez ou à Ibiza. Trop touristique pour Michela. Porto Cesareo ? « C'est plus réservé et il y a des plages aussi belles que celles des Maldives », lança Saverio, l'architecte. C'est alors que Rocco, le banquier communiste à la retraite dont l'*ombrellone* jouxtait le nôtre, s'énerva. « Encore ces Maldives ! *Basta !* Va plutôt chez moi en Calabre », dit-il en me montrant de sa main bronzée l'autre côté du golfe de Tarente. « Là-bas, il y a des jeunes communistes qui se réunissent chaque été sur la plage de Roccella Jonica pour parler de la révolution. »

À plus de soixante-dix ans, Rocco était le seul parmi ces petits bourgeois plutôt prospères à ne pas avoir renoncé aux espoirs de sa jeunesse. Il rêvait encore d'un monde sans classes. Il défendait le « paradis communiste,

Il Sole dell'avvenire», comme il disait. Il était même prêt à reconstruire le mur de Berlin. Toute la plage s'en fou-tait ; alors, il haussait le ton et criait sur les toiles de nos parasols : « La révolution ne part pas en vacances. *La rivoluzione non va in vacanza!* » Et, fier de sa provocation, il renchérissait : « *Marx va bene tutto l'anno, anche ad agosto.* » Marx, c'est parfait toute l'année, même en août !

Oui, vue de Paris, cette terre était plutôt bizarre.

J'avais beau partager certaines critiques de Rocco sur notre époque, je me voyais mal passer quatre jours à la plage à psalmodier *Das Kapital* du matin au soir. Mon ambition était plus modeste. Je voulais des « lendemains qui chantent » mais pour quelques jours seulement... C'est alors qu'Augusto, descendant d'une vieille famille « baronale » de Lecce, me suggéra le cap de Leuca, la pointe extrême de l'Italie où se rencontrent les mers ionienne et adriatique. Un lieu intrigant. « Il y a de belles propriétés comme à Biarritz, ajouta-t-il. Après, l'Europe s'évanouit, c'est l'Afrique ou l'Asie. » La fin d'une civilisation ?

Je n'arrivais pas à m'imaginer une station balnéaire au bout de cette lande sauvage. L'élégance des golfs de Chantaco et de Chiberta semblait si loin. Augusto ajusta son grand panama en paille.

— À la fin du siècle dernier, c'était le rendez-vous des barons du Salente.

Un autre Finistère

On ne sort paraît-il de l'ambiguïté qu'à ses dépens. J'optais donc pour le cap de Leuca, ce lieu ni ionien ni adriatique, un entre-deux idéal pour qui ne voulait pas trancher. Pour accéder à ce non-choix absolu, il fallait descendre le Salente, du nord au sud, en empruntant de petits chemins pierreux. Tout me rappelait l'aube de l'humanité. Terres plates, rouges de fer, aride d'oliviers, de pins et de vignes. Partout des huttes de pierre et des petits murets le long de routes en toile d'araignée qui griffaient ce paysage calcaire.

Pendant des siècles, seuls quelques mulets avaient sillonné ces routes au milieu des vignes et des oliveraies ardentes et débonnaires, ponctuées, çà et là, par des sanctuaires, des chapelles, des offertoires et autres ergastules isolés. Ils offraient des images d'un autre temps, spartiate ou messapien, peut-être même plus ancien encore. C'est ici qu'avait balbutié l'art des villes. Ces *trulli*, ou plutôt ces *pagliare*, sorte de huttes d'esquimaux en pierre sèche, dont la terre des Pouilles est toute bossuée, se soulevaient de terre depuis des millénaires ; c'étaient les plus anciens

édifices coniques de l'humanité. Ils avaient mieux tenu que les cabanes de chaume ou de branchage du Nord germanique. Les pays de pierre sont pauvres mais ont su conserver leur histoire ; c'est peut-être ce qui les rend plus attachants. Ils gardent les vestiges d'un monde de l'enfance. Ici, tout était resté à hauteur d'homme. Ces *trulli* me faisaient penser aux tombeaux de Mycène ; ils ont inspiré tous les mausolées et les grands monuments funéraires, comme celui d'Hadrien à Rome, le futur château Saint-Ange, ou le Panthéon. La civilisation n'a fait qu'agrandir ce qui a été conçu à échelle humaine.

Des cyprès indiquaient l'entrée de petits domaines datant de l'époque romaine, peut-être même de la Grande Grèce.

Cette pérégrination aurait suffi au plaisir d'un Parisien en mal de latinité.

En arrivant à Leuca, perdue au milieu de nulle part, il parut évident qu'Augusto avait dit juste. Tout à coup, le paysage changeait brusquement. Camouflées dans des jardins luxuriants, des maisons surgissaient des pinèdes, dans des styles baroque, mauresque ou floridien, rivalisant d'extravagance. La dernière bourgade d'Italie était couverte de villas patriciennes de la fin du XIX^e siècle, bâties par les familles patriciennes de Lecce pour y passer l'été à l'abri de tout regard.

Ce petit port, à quelques milles de Corfou, est surplombé par un vaste promontoire sur lequel trône la dernière église d'Occident. La grande basilique sanctuaire de Santa Maria de Finibus Terrae.

Finibus Terrae. Un autre Finistère, aussi perdu que celui de Bretagne mais exposé au soleil d'Afrique.

Il fallut quelque temps avant de trouver l'hôtel au milieu de ces rues en sens unique. Tout à coup, Michela sursauta. « C'est là ! » Le site de voyage avait dit vrai. Pas de tromperie sur cet établissement quatre étoiles avec piscine en terrasse. Elle donnait bien sur les deux mers.

Sans nous attarder, nous allâmes aussitôt visiter la basilique Santa Maria bâtie sur le lieu même où, selon la légende, saint Pierre aurait débarqué de Palestine pour se rendre à Rome. Il est possible que l'apôtre n'ait jamais mis les pieds par ici. Mais qu'importe. De ce promontoire perdu, je scrutais les terres d'Afrique ; on ne voyait à l'horizon que la brume de mer et le soleil torride déjà sur le couchant. La lumière disparaît vite dans cette extrême pointe de l'Europe, favorisant quelques réflexions sur notre destin. Tout est parti d'un Sud brillant pour finir dans un Nord morose. Qui a dit que les « grandes nations sont pluvieuses » ?

Nous étions à peu près seuls sur cette immense terrasse, où se tenaient souvent des manifestations religieuses, comme sur la place Saint-Pierre de Rome. En bas, quelques petits bateaux de *pescatori* se croisaient dans les eaux troubles des deux mers.

En redescendant à Leuca, par le sentier longeant l'aqueduc, il se dégagait une impression de paix et de solitude. L'*acquedotto pugliese* avait été bâti du temps de Mussolini pour irriguer cette terre de malaria qui est depuis devenue une sorte d'Éden, un Lubéron italien, la nouvelle destination privilégiée des bobos de la Péninsule. On les appelle ici « radicaux-chics ». Je les trouvais moins caricaturaux que ceux de l'Hexagone, mais bon, c'est une question de nuances. Tout cela n'avait pas

beaucoup d'importance. Je pensais avec satisfaction que nous allions passer quelques jours magnifiques, loin des soucis de Paris et de Rome.

J'étais loin d'imaginer que commençait pour nous une longue *Via Crucis*.

Celle du touriste contemporain.

Un tralala à la parisienne

Le soir même de notre arrivée, j'avais décidé d'impressionner Michela – et aussi de me faire plaisir – en réservant une table dans un restaurant conseillé par les amis du Lido. « Tu verras, c'est l'établissement le plus élégant de tout le coin. » Bel emplacement avec vue sur la mer, larges tables drapées avec bougies au milieu des pins. La propriétaire arriva pour nous placer. C'était une femme opulente, habillée de façon sophistiquée, portant des sandalettes en fines lanières de cuir à la romaine, bijoux et robe à frou-frou. Elle avait cet air conquérant d'une tenancière de restaurant parisien, sûre d'elle et faussement souriante.

Elle nous installa près de la rambarde de la terrasse, à flanc de rivage. Je jetai un œil sur les flots sombres en contrebas. La légende rapporte qu'on y entend la nuit les sanglots des fils de Médée, découpés et jetés dans l'eau par leur cruelle génitrice. Cette magicienne aurait voulu se venger de Jason, son amant qui avait préféré en épouser une autre. L'esprit fougueux de Médée a laissé des traces. Son infanticide digne d'un roman de gare a beau-

coup marqué les gens du coin, m'avait dit Augusto. Les bons esprits se déchirent pour savoir si Médée a réellement sacrifié ses enfants à son amour déçu ou s'il ne s'agit que d'un meurtre symbolique. Certaines romancières ont même pris ardemment sa défense et en ont fait le modèle d'une femme libre.

Qui niera que bien des Méridionales ont hérité du tempérament exalté de cette séductrice de l'Olympe ? C'est un des secrets de leur charme mais cela explique aussi leur caractère impérieux. Circé, la tante de Médée, transformait ses amants en bêtes, raconte Homère. Tous les hommes n'ont pas comme Ulysse le philtre d'Hermès pour se protéger des attraits de ces nymphes.

Je jetai un œil autour de nous. Il flottait parmi les tables cet embarrassant silence des couples dans les restaurants trop chics où tout pousse à la discrétion, à la réserve. À l'ennui. L'embarras serait-il devenu synonyme de l'élégance ?

Heureusement, nous étions en Italie et ce savoir-vivre de surface ne résista pas longtemps au tempérament local ; les mauvaises habitudes reprirent vite le dessus. Le couple d'à côté s'extasia sur les plats aussitôt arrivés sur la table. *Ma che bello !*

On mangea beau mais mal. À la première bouchée avalée d'une entrée bizarre de crevettes crues lancées sur une salade de poisson, je pensai au restaurant Lemeunier, rue de la Chaussée-d'Antin, décrit par Francis Ponge : « Ô monde des fadeurs et des fadaises, tu atteins ici à ta perfection ! » (*Le Parti pris des choses*). On n'aurait pu mieux dire. Le plat principal, chaudement conseillé par le serveur, se révéla de la même facture que *l'anti-*

pasto, format chichiteux de pâtes aux *gamberi* enroulées comme une pièce montée.

D'un commun accord, on décida de ne pas prendre de dessert et d'aller manger une glace à la première *gelateria* venue sur la plage.

Je demandai l'addition. « Pas de dessert ? » Notre mouvement de la tête fit comprendre au garçon qu'il ne servait à rien d'insister. On ne se laisserait pas intimider. Le serveur repassa une dizaine de fois devant notre table sans apporter la note. Toujours imperturbable. Cela dura un bon quart d'heure, peut-être plus. Michela tré-pignait. « Quand est-ce qu'on nous libère ? » La tenancière finit par arriver avec un air faux, digne d'une Pompadour de province. « Le dîner vous a plu ? »

Évidemment, nous avons répondu par un « oui » hypocrite pour nous sauver au plus vite de tout ce *trallala*. Mais notre libération ne marquait pas la fin de nos déconvenues.

La nuit à l'hôtel fut la seconde station de ce chemin de croix. Une fois dans notre chambre, décorée comme une maison des Cyclades, murs et sols en pierre blanche, lit en fer et fausse jarre antique, Michela se dirigea sur la terrasse pour fumer une dernière cigarette. En refermant la fenêtre avant de se coucher, elle poussa un cri : « Il n'y a pas de volet ! »

Les ennuis continuaient.

Pour une raison inexplicable, la plupart des hôtels du Mezzogiorno que nous avons connus, en Sicile, en Campanie, en Calabre ou dans les Pouilles, ne disposent pas de volets mais de simples rideaux. Ce qui est fort désagréable : ces derniers laissent filtrer dès l'aube les

rayons du soleil, brûlants dans ces contrées en été. Les habitants du cru associent peut-être cette lueur matinale à la « divine lumière » de Dante mais, pour Michela, elle ressemblait plutôt au triomphe de Lucifer. Un simple reflet suffisait à la réveiller.

Dès cinq heures du matin, les rayonnements du matin dansaient sur les murs comme une boule de discothèque. Michela commença à se retourner dans le lit, l'oreiller sur la tête, en pestant contre ces « habitudes stupides du Mezzogiorno ». Puis elle se leva, tira les rideaux dans tous les sens pour se protéger de ces traits lumineux et, de guerre lasse, prit son masque d'avion dans le sac... Tout ce raffut finit par me réveiller. Et alors impossible de me rendormir. Nous dormions toutes fenêtres fermées par crainte des moustiques ; Michela en avait la hantise. Dans cette ambiance calfeutrée, blindée pour ainsi dire, la chambre s'était transformée au fil de la nuit en annexe du purgatoire ; je suffoquais. La pièce disposait bien sûr de la climatisation mais Michela l'avait éteinte « pour ne pas s'enrhumer ».

Au petit matin, j'étais sur le pied de guerre, impatient d'échapper à mon enfermement cellulaire. En entendant les premiers pas des clients, j'ouvris discrètement la porte de la chambre et dévalai vers la salle à manger.

Elle était déjà fréquentée par quelques lève-tôt dans mon genre. Près de la baie vitrée donnant sur la terrasse, j'observai un couple de bourgeois de Milan, avec leur accent si caractéristique. La femme beurrant les tartines de son homme pour les lui mettre ensuite dans la bouche : « *Ne vuoi un pezzottino, vero?* » « Tu la veux la petite tartine, tu la veux vraiment ? »

Je m'assis sans réfléchir derrière une dame d'un âge

certain, très bronzée, qu'on devinait riche et désœuvrée. Elle tenait en laisse un petit chien muni d'un collier en or. À cet instant, une Anglaise discrète, la quarantaine bien marquée, accompagnée d'une jeune Italienne d'une vingtaine d'années, jolie et timide, s'installa sans y prendre garde près de nous. La soixantenaire les accapara aussitôt. « Vous êtes en vacances ? »... Les deux filles répondirent poliment et tentèrent de reprendre le cours de leur conversation intime. Mais la dame ne les laissa pas en paix. Les deux filles bien élevées finirent leur *colazione* en supportant les élucubrations de la dame qui passa un moment très agréable à s'écouter parler.

Sur ces entrefaites, Michela débarqua, l'air bougon. « J'ai passé une nuit épouvantable. Tu as ronflé toute la nuit. » Pour éviter cette autre nuisance sonore – qui se cumulait dans les hôtels avec le bruit de l'ascenseur ou le service d'étages – Michela avait acheté un casque anti-bruit qu'on utilise sur les chantiers pour se protéger les oreilles contre les sons du marteau-piqueur. Les boules Quies ne lui suffisaient pas. Mais, cette fois, elle avait laissé son casque de chantier à Rome.

La journée commençait mal.

À la moindre anicroche, tout pouvait partir en vrille. Comme je me doutais que le bain à Leuca ne lui plairait pas, à cause de sa plage de galets coupants, je proposai à Michela de faire dans la matinée un tour à la grotte Zinzulusa. Elle m'avait confié qu'enfant elle avait voulu visiter cette caverne préhistorique située près du port de Castro sur l'Adriatique, à quelques kilomètres de Leuca. Son père, qui ne rigolait pas, ne le lui avait jamais

permis. Puisque nous étions dans le coin, c'était l'occasion idéale de réparer une frustration de gosse.

Le bonheur tient parfois à peu de chose !

« Bienvenue en Grèce ! »

La route conduisant à Castro surplombait une mer plate, accablée de soleil. Elle avait des faux airs de chemins des Cyclades ou du Dodécanèse, avec leurs oliviers agrippés au sol pierreux dévalant vers le rivage.

En arrivant en face du port, nos portables français et italiens raisonnèrent brusquement en affichant ce même message : « Bienvenue en Grèce ! » Pour eux, nous étions déjà dans le Péloponnèse ou à Corfou, en face du détroit d'Otrante, le passage de l'Adriatique dans la Méditerranée. Le message n'était pas totalement erroné. L'Orient commençait à l'emporter sur l'Occident, avec sa philosophie, sa poésie, son théâtre. Plus de religion, de misère et de mystères.

Pourtant, rien ne ressemble plus à un port italien que la petite ville de Castro qui surplombe de son château la mer d'une centaine de mètres, comme sur la côte amalfitaine. On aurait pu se croire à Positano ou à Ravello. Le nom même de cette bourgade me plaisait bien ; il faisait songer à l'abbesse de Castro du cher Stendhal.

J'avais proposé de visiter la grotte Zinzulusa avant le repas, au moment où le soleil était à son apogée. La caverne s'ouvrait dans la falaise peu après le port... On disait le lieu mythique. Selon certains, des animaux préhistoriques inconnus se cachaient depuis plusieurs millions d'années dans ses lacs souterrains. En général, ce n'est pas le genre de chose qui intéresse Michela mais les souvenirs d'enfance sont parfois dévorants.

L'arrivée par la corniche offrait un panorama impressionnant sur l'Adriatique. À bien y regarder, le lieu n'inspirait pas confiance. La roche s'affaissait dans l'eau et l'eau s'engouffrait avec force dans la grotte, comme aspirée par une bouche de l'enfer.

La descente vers la grotte se faisait à même la falaise par un petit escalier en pente raide. La réverbération sur la roche était telle que j'avais gardé sur le nez mes lunettes de soleil. En arrivant en bas de l'escalier, juste avant de pénétrer dans la caverne, je réalisai mon erreur. Flûte ! J'avais laissé mes lunettes de vue dans la voiture. Je me suis retourné pour remonter les chercher : la file de touristes qui attendait derrière nous à la queue leu leu avait grossi et s'étendait en serpentant jusqu'en haut de la falaise. Trop tard pour rebrousser chemin, sous peine de perdre ma place. Quand Michela se rendrait compte de mon étourderie, je m'attendais à un cinglant : « Toujours aussi imprévoyant. » Mais, à ma grande satisfaction, je vis qu'elle avait, elle aussi, oublié de changer de binocles. Cela me valut un sourire. « Deux universitaires en vacances », dit-elle, en se moquant de notre modeste sens pratique.

En bons myopes, nous fûmes réduits à garder nos lunettes de soleil durant toute la visite de la grotte.

Nous avançons en titubant dans ces boyaux obscurs et humides. Il n'y avait pas d'alternative : c'était ou ne rien voir à cause du noir, ou ôter nos lunettes de soleil et... ne rien voir non plus. Nous fîmes la visite de cette cavité naturelle comme le cyclope de l'Odyssée.

Évidemment, je n'ai rien écouté des explications de notre guide sur l'existence de cette faune préhistorique tapie au fond des lacs souterrains qu'il nous indiquait avec application. Je n'avais qu'une peur : trébucher sur le sol glissant et me péter la figure pour notre premier et seul week-end prolongé de l'année.

De toute façon, la grotte m'est apparue, tout au moins ce que j'ai pu en voir, assez banale. Ce n'était pas, comme je le croyais, une cavité naturelle laissant la mer s'infiltrer sous les parois. Ici, l'eau n'avait fait que creuser une arche à l'entrée. Le reste de la préhistorique Zinzulusa n'était qu'un antre terrestre, certes de grande ampleur ; où les Allemands, ou bien la Résistance, purent cacher des armes puissantes durant la Seconde Guerre mondiale. Mais rien de bien différent de ces grottes qu'on peut visiter en Périgord. Je restais fort déçu. Je m'attendais à une caverne aquatique comme la *grotta azzurra* de Capri qui servait de piscine à Tibère. Suétone et Tacite ont prétendu que cet empereur sanguinaire y violait les petits enfants ; un pédophile avant l'heure. Mais on sait aujourd'hui que ces deux auteurs ont raconté n'importe quoi pour souiller la mémoire de cet empereur misanthrope retiré dans son île de Capri, dégoûté par les intrigues du monde. Il faut toujours se méfier des rumeurs et des écrivains faisant de l'Histoire...

En sortant de la grotte, une belle surprise m'attendait. Le boyau ne débouchait pas en pleine campagne, comme en Périgord, mais directement sur l'Adriatique. Michela voulut se baigner dans cette eau limpide et profonde, protégée par l'arc voûté de l'entrée de la caverne.

Je l'attendis sur les rochers. Il fallait bien se dévouer. De toute façon, je ne me serais jamais hasardé dans cette eau dont on devinait, au fond, quelques stalagmites encore bien acérées. En plus, le lieu ne paraissait pas très sûr. Des groupes de *picciotti*, avec des accents à couper au couteau, venus des périphéries de Tarente ou de Lecce, tournoyaient autour des touristes qui abandonnaient leurs affaires sur les roches pour se baigner. Mieux valait monter la garde sur les sacs. Après une demi-heure, même Michela fut indisposée par tous ces *ragazzi del Sud* qui se faisaient de plus en plus pressants dans l'eau ; je lui proposai de retourner grignoter un morceau à Castro.

Malheureusement, en ce début d'après-midi, le port semblait désolé. Il devait être à peine plus de quinze heures et la plupart des bars étaient fermés ou déserts ; les terrasses exposées à ce soleil brûlant n'attiraient pas un chat. On aurait dit une ville après un siège. La pierre du Sud à l'heure du café n'a pas le charme qu'on lui prête dans le Nord. Ce bain de lumière épuise toute énergie. L'esprit est perdu, comme après un plaisir trop fort.

Nous nous sommes mis à errer d'un point à l'autre du bled, à la recherche d'un bistrot convenable. Rien.

— Bon, allez, ça suffit ! Rentrons nous reposer à la piscine de l'hôtel, trancha Michela au bout d'une heure, indisposée par cette déambulation infructueuse sous un soleil d'Afrique.

Inutile d'insister. Un mot de trop et, c'était palpable, tout pouvait s'envenimer. On ne risquait pas encore la catastrophe des couples qui se séparent durant l'été. Mais je sentais qu'on frôlait le genre de crise qui pourrait toute une journée.

Le retour à l'hôtel se fit en silence. Dans la voiture, la tension ne retombait pas. Nous avons longé en sens inverse la côte adriatique pour revenir à Leuca et je ne pus m'empêcher de trouver moins belle la mer en bas des falaises de pins. « C'est tout de même inouï de ne pas avoir trouvé un bistrot décent ; je t'avais bien dit qu'il fallait rester à l'hôtel »...

Je m'interrogeais en silence sur le sens de notre séjour. Nous étions encore plus stressés que si nous étions restés à la maison. Pourquoi dépenser autant d'énergie et d'oseille pour ce résultat pitoyable ?

Un cercle vicieux

Nous sommes arrivés à Leuca vers dix-sept heures. Il fallait se dépêcher : il restait à peine une heure pour profiter de la piscine. En cette fin août, le soleil se couchait vite sur le cap. Le vent se levait et il commençait à faire frais. À la piscine, nouvelle avanie : toutes les chaises longues étaient occupées. Heureusement, le couple anglo-italien de filles, étendu dans un des angles à côté du *pool house*, se leva pour nous céder aimablement la place.

Le lieu semblait idéal, à l'ombre de deux oliviers incrustés dans la terrasse. Michela s'apprêtait à reprendre la lecture du roman de Joan Didion qu'elle n'arrivait pas à terminer depuis une semaine. Elle n'eut pas le temps de lire la première ligne qu'une femme commença à hurler contre ses enfants dans une langue gutturale dont il était difficile de savoir s'il s'agissait du batave, du danois ou du suédois. Plus la dame haussait le ton, plus les mômes la défiaient, accentuant le niveau sonore. Ces cris réveillèrent dans mes souvenirs ceux des filles d'Hermann se lançant à l'assaut des légions de Varus.

Après quelques minutes de ce supplice, la mère de famille fondit sur ses enfants et les poussa de tout son poids dans la piscine. Puis elle leur enfonça la tête dans l'eau comme pour les noyer. La méthode était singulière mais efficace. Après avoir bu copieusement la tasse, les deux marmots ne firent plus les fiers. Quelques petits sanglots et ils se tinrent à carreau sur leur banc jusqu'au dîner.

On crut respirer. Mais la muse du Nord n'était pas venue seule dans ce cul-de-sac de la romanité. Une autre famille du même cru fit son apparition et le mari de ce second couple s'adressa à notre Walkyrie. Ce devait être un petit comique car notre voisine partit d'un grand éclat de rire. Les pensionnaires du Cinq Étoiles tournèrent la tête dans notre direction. L'homme continua sur le même ton ; sa compatriote poussa des sons rauques de ravissement.

Quand ses rires atteignirent des aigus de *coloratur*, Michela referma violemment son livre. « Bon, on ne peut pas lire ici. Je remonte dans la chambre ! » Elle semblait prête à faire un esclandre. « Qu'est-ce qu'on fout ici ? » marmonna-t-elle en remontant l'escalier. Je la suivais embêté. « Je te l'avais pourtant bien dit que je ne supporte plus les hôtels. »

Cette auberge de luxe était pourtant ce qu'il y avait de mieux sur le marché.

Le cercle vicieux du vacancier se refermait sur nous. Départ en fanfare, atterrissage dramatique. Combien de fois n'avions-nous pas éprouvé cette insatisfaction dans un « lieu touristique » : trop commercial, trop clinquant, trop « refait », trop de monde, la voiture qu'il fallait garer à une demi-heure du « plus beau village », etc., les Pullman devant les pyramides égyptiennes ou les temples

grecs, les « cités touristiques » prises d'assaut et qui avaient des allures d'un pèlerinage à La Mecque, l'acharnement esthétisant des rues piétonnières des centres-villes, etc. Tout se ressemblait. Bref, plus on voyageait, plus on éprouvait un peu partout un malaise toujours identique : l'illusion d'un déplacement sur une planète standardisée par l'industrie du voyage.

Le système empêchait de s'interroger : il poussait toujours à *faire* ce qu'on n'avait pas encore *fait*. « Tu as *fait* les Canaries cette année ? Oh ! figure-toi que l'année dernière, nous avons *fait* les Highlands ; cette année, nous allons *faire* Bora-Bora et l'année prochaine, qui sait, l'Islande »... Toujours cette logique productive. Faire, produire, exceller.

Heurs et malheurs du tourisme globalisé. C'était la raison pour laquelle j'hésitais de plus en plus à bouger pendant les vacances. Il fallait bien s'ouvrir, découvrir, aller à la rencontre des autres... Mais étais-je obligé d'accompagner les milliards de Chinois, d'Indiens, d'Européens et d'Américains ? Ils pouvaient bien visiter le monde sans moi. Les Modernes se disent plus « ouverts » à d'autres cultures. Ils passent leur temps à sillonner la planète. Pour quels résultats ? J'ai bien peur qu'on s'ouvre de plus en plus au moment où on se connaît de moins en moins.

J'avais fini par décider de partir à la découverte de moi-même : on gagnait en sérénité. En vacances, je m'en foutais de « faire » ; me reposer était ma priorité. Notre priorité. Nous serions des sédentaires.

— Ravie de te l'entendre dire, marmonna Michela. On aurait dû rester à la maison. Au moins, j'aurais pu lire tranquillement mon roman dans le jardin...

Le coup de fil de Dino vint sauver la situation. Dino est un ami romain de Michela. Il avait décidé cette année-là de passer ses vacances dans le Salente. Descendu avec un couple d'amis non loin de Leuca, à Tricase Porto, sur l'Adriatique, il proposa de nous retrouver à dîner le soir même dans un petit village à l'intérieur des terres. « On m'a donné l'adresse d'une bonne *trattoria* ». Nous pourrions ensuite redescendre à Tricase pour la fête du village. C'était l'idéal, pensai-je, pour se changer les idées et oublier les mésaventures de la journée.

« Au moins tu aurais pu... »

Rouler à la tombée de la nuit dans la presqu'île salentine relevait de l'épreuve. Les petites routes intérieures des Pouilles sont souvent très mal dessinées. Les voyageurs du XVIII^e siècle en déploraient déjà l'état critique. Un comble pour les héritiers des bâtisseurs de la via Appia !

Le poids de l'Histoire a beaucoup joué. Après Charles Quint, le royaume de Naples disparut et le Mezzogiorno fut traité comme une colonie espagnole. Les autorités de Madrid nommèrent des vice-rois qui se comportèrent comme leurs homologues au Mexique, pillant tout sans se soucier des populations locales. De là datent ces infrastructures arriérées.

Depuis, la situation ne s'est pas améliorée. Les routes du Salente sont restées dangereuses et vilaines ; or, ce n'est plus la faute des vice-rois espagnols. J'ai mis longtemps à comprendre pourquoi ces voies qui traversent les champs d'oliviers et les murets de pierre n'offrent pas les mêmes sensations poétiques qu'en Provence. Ici, le moindre chemin asphalté est défigurés par de longues rambardes de fer inutiles qui lui donnent des airs d'au-

toroutes chimériques. Il faudrait ôter tous ces parapets disgracieux mais cela remettrait probablement en cause une longue compromission des édiles de la province avec quelque riche constructeur local.

Le pire, ce sont les indications routières. Totalement fantaisistes. Avant l'invention du TomTom – le navigateur automobile –, il ne fallait surtout pas se fier aux signaux routiers. Le nom d'une destination disparaissait comme par magie à un carrefour ou un croisement crucial, quand ce n'était pas une flèche rouillée qui avait changé de place avec le vent.

— Toi qui te plains toujours de la standardisation des voyages, eh bien ! tu devrais être ravi. Ici, c'est comme avant.

Michela avait marqué un point. J'étais nostalgique d'un tourisme à l'ancienne, plus artisanal, et voilà que je me plaignais de ses désagréments.

Tous les bleds du Salente sont pleins de sens interdits établis en dépit du bon sens. Avant d'accéder à la splendeur du centre-ville, le tracé force en général à emprunter les rues les plus laides des faubourgs, comme s'il fallait décourager le touriste. Nous étions arrivés à Taurisano, la patrie de Giulio Cesare Vanini, ce libre-penseur libertin qui finit atrocement mutilé et brûlé vif à Toulouse en 1619, lorsque je me perdis dans les faubourgs.

— Attention, il faut tourner à droite !

— N'était-ce pas plutôt à gauche ?

C'était un sens unique.

Il n'en fallait pas plus pour que ça tourne au vinaigre dans la voiture.

*Reproduit et achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
en mai 2019.
Numéro d'imprimeur :*

Imprimé en France.